

SÉNÈQUE – PHÈDRE – LA MORT D'HIPPOLYTE

LE MESSAGER. O dure et cruelle condition d'un serviteur ! pourquoi faut-il que je sois contraint d'apporter une aussi affreuse nouvelle !

THÉSÉE. Ne crains rien ; annonce-moi hardiment le malheur que je dois apprendre ; mon cœur est préparé d'avance aux plus rudes coups.

5 LE MESSAGER. L'excès de la douleur m'empêche de trouver des paroles.

THÉSÉE. Parle, dis-moi quel malheur accable ma triste famille.

LE MESSAGER. Hippolyte, hélas ! a péri d'une mort cruelle.

THÉSÉE. Je sais depuis longtemps que je n'ai plus de fils. Maintenant c'est un vil séducteur qui cesse de vivre ; apprends-moi les détails de sa mort.

10 LE MESSAGER. A peine eut-il quitté la ville d'un pas rapide, que, pour rendre sa fuite encore plus prompte, il attela sur le champ ses superbes coursiers et prit en main les rênes de son char. Alors il se parla quelque temps à lui-même, maudit le lieu de sa naissance, prononça plusieurs fois le nom de son père, et lâcha les rênes en excitant la marche de ses coursiers.

Tout à coup la vaste mer se soulève, monte et se dresse jusqu'au ciel. Aucun vent ne souffle sur les flots, l'air
15 est calme et silencieux, la mer est tranquille au dehors, c'est d'elle-même qu'est sortie la tempête : jamais l'Auster n'en excita de semblable dans le détroit de la Sicile, jamais le Corus ne souleva avec plus de fureur la mer d'Ionie, dans ces tempêtes effrayantes où l'on a vu le mouvement des flots ébranler les rochers, et leur
20 blanche écume couvrir le promontoire de Leucate. — La mer monte et se dresse comme une montagne humide, qui, chargée d'un poids monstrueux, vient se briser sur le rivage. Ce n'est point contre les vaisseaux qu'est envoyé ce fléau, c'est la terre qu'il menace. Les vagues roulent avec violence ; on ne sait quel est ce
25 poids que la mer porte dans ses flancs, quelle terre inconnue va paraître sous le soleil. Sans doute c'est une nouvelle Cyclade. Les rochers où s'élève le temple du dieu d'Epidaure ont disparu sous les flots, et avec eux le pic célèbre par les brigandages de Sciron, et la terre étroite que les deux mers embrassent. — Pendant que nous contemplons ce spectacle plein d'horreur, la mer fait entendre un mugissement terrible répété par les
30 roches d'alentour. L'eau découle du sommet de la montagne humide, l'écume sort de cette tête effrayante qui absorbe et renvoie les vagues. On croirait voir le terrible souffleur bondir au milieu des flots, et lancer avec force l'eau qu'il a reçue dans ses vastes flancs. — Enfin cette masse énorme s'ébranle, et, se brisant à nos yeux, jette sur le rivage un monstre plus effroyable que tout ce que nous pouvions craindre : la mer se précipite en même temps sur la terre à la suite du monstre qu'elle a vomi. — La terreur nous glace jusqu'aux os.

THÉSÉE. Quelle forme avait cette masse effrayante ?

LE MESSAGER. C'était un taureau furieux à la tête azurée ; une crête superbe domine son front verdâtre : ses oreilles sont droites et hérissées ; ses cornes sont de deux couleurs : l'une conviendrait aux taureaux superbes qui marchent à la tête des troupeaux, l'autre est celle des taureaux marins. Ses yeux lancent des flammes et
35 des étincelles bleuâtres. Son cou monstrueux est sillonné de muscles énormes, et ses larges naseaux se gonflent avec un bruit terrible. L'algue verte des mers s'attache à sa poitrine et à son fanon ; ses flancs sont parsemés de taches d'un jaune ardent. L'extrémité de son corps se termine en une bête monstrueuse ; c'est un immense dragon hérissé d'écaillés, qui se traîne en replis tortueux, et semblable à ce géant des mers qui engloutit et rejette des vaisseaux tout entiers.

40 La terre a tremblé : les troupeaux éperdus fuient en désordre à travers les campagnes, et le pasteur oublie de suivre ses bœufs dispersés. Tous les animaux des bois prennent la fuite, le chasseur glacé d'effroi demeure immobile et privé de sentiment. Hippolyte seul ne tremble pas ; il serre fortement les rênes, arrête ses coursiers et calme leur frayeur en les encourageant de sa voix qui leur est connue. — Sur le chemin d'Argos

45 est un sentier taillé dans le roc, et côtoyant la mer qu'il domine. C'est là que le monstre se place et prépare sa fureur. Après s'être assuré de lui-même, et avoir éprouvé sa colère, il s'élançait d'un bond rapide, et, touchant à peine la terre dans la vivacité de sa course, vient s'abattre furieux sous les pieds des chevaux épouvantés. Ton fils alors lève un front menaçant, et, sans changer de visage, crie d'une voix terrible : « Ce vain épouvantail ne saurait ébranler mon courage ; vaincre des taureaux, c'est pour moi une tâche et une gloire héréditaires. »

50 Mais, au même instant, les chevaux, rebelles au frein, entraînent le char : ils s'écartent de la route ; et, dans l'emportement de leur frayeur, ils courent au hasard devant eux, et se précipitent à travers des rochers. Hippolyte fait comme un pilote qui cherche à retenir son vaisseau battu par une mer orageuse, et emploie toutes les ressources de son art pour empêcher qu'il ne se brise contre les écueils : tantôt il tire fortement les rênes, tantôt il déchire leurs flancs à coups de fouet. — Le monstre s'attache à ses pas ; tantôt il marche à côté du char, tantôt il se présente à la tête des chevaux et les effraie de toutes les manières. Impossible de fuir plus
55 longtemps, le taureau marin dresse devant eux ses cornes menaçantes. Alors les coursiers éperdus ne savent plus obéir à la voix qui leur commande ; ils s'efforcent de briser le joug qui les arrête, et, se dressant sur leurs pieds, précipitent le char : Hippolyte renversé tombe sur le visage, et son corps s'embarrasse dans les rênes ; il se débat, et ne fait que resserrer davantage les nœuds qui le pressent. Les chevaux s'aperçoivent du succès de leurs efforts, et, libres enfin de leurs mouvements, entraînent le char vide partout où l'effroi les conduit. C'est
60 ainsi que les coursiers du Soleil, ne sentant point dans son char le poids accoutumé, et croyant traîner un usurpateur, s'emportèrent dans leur course, et renversèrent Phaéton du haut des airs. Le sang d'Hippolyte rougit au loin les campagnes ; sa tête résonne et se brise contre les rochers ; ses cheveux sont arrachés par les ronces, les pierres insensibles déchirent son noble visage, et sa beauté, cause de tous ses malheurs, disparaît sous mille blessures. — Le char continue de fuir avec la même vitesse et d'entraîner sa victime expirante.
65 Enfin il donne contre un tronc d'arbre brûlé dont la pointe aiguë et dressée arrête le corps d'Hippolyte et lui entre dans les entrailles ; ce triste incident tient le char quelque temps immobile ; mais les chevaux, un moment entravés, font un effort qui rompt l'obstacle et brise le corps de leur maître. Il a cessé de vivre ; déchiré par les ronces et par les pointes aiguës des buissons, tout son corps devient une proie dont chaque arbre de la route accroche un lambeau.

70 Ses tristes serviteurs parcourent la campagne avec des cris funèbres, et suivent pas à pas les traces que le sang de leur maître a laissées ; ses chiens gémissants cherchent partout ses membres épars. Ces soins empressés n'ont pu réunir encore tous les débris de son corps. Est-ce donc là tout ce qui reste de cette beauté merveilleuse ? Hélas ! ce jeune prince qui tout à l'heure partageait le trône et la gloire de son noble père dont il devait sans doute posséder l'héritage, et qui brillait comme un astre aux yeux des hommes, le voilà
75 maintenant ! C'est lui dont on rassemble les membres pour le bûcher, c'est lui dont la dépouille attend les honneurs du tombeau.

THÉSÉE. O nature, nature ! combien sont forts ces liens du sang qui attachent le cœur des pères à leurs enfants ! Malgré moi-même, il faut plier sous ta puissance. J'ai voulu le tuer coupable, mort je dois le pleurer.

LE MESSAGER. Il ne convient pas de déplorer un accident qu'on a soi-même appelé de tous ses vœux.

80 THÉSÉE. Je regarde comme le plus grand malheur ce soin que prend la fortune de réaliser des souhaits impies.

LE MESSAGER. Si tu gardes ta colère contre ton fils, pourquoi ces larmes qui coulent de tes yeux ?

THÉSÉE. Si je pleure, ce n'est pas pour l'avoir perdu, mais pour l'avoir tué.